



On a tous vécu ça, un jour : à une fête de famille, on rencontre un lointain cousin qu'on n'avait jamais croisé jusqu'alors, mais dans lequel on retrouve tant de traits de famille – son humour, ses fossettes, son accent – qu'après deux minutes à peine, on a l'impression de l'avoir toujours connu et d'être amis de longue date. C'est exactement ce qui m'est arrivé en mettant le pied à Porto. Il y a entre cette ville du Portugal et Liège, la ville où j'ai grandi, bien plus qu'un *air* de famille, sans doute une *chanson* entière, avec ses couplets et ses refrains, son rythme et sa mélodie qu'on reprend en chœur. Plus j'ai arpenté les rues de Porto et plus elle m'a semblé familière. J'ai eu l'impression de pouvoir la comprendre et de compatir avec ses malheurs, car les défauts dont elle souffre et les faiblesses qui l'empêchent d'avancer, ce sont aussi celles qui embourbent ma ville natale. Ce sont peut-être aussi ceux qui accablent toute la vieille Europe industrielle, depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'aux vallées de Pologne, en passant par les rives pluvieuses des fleuves du nord et les campagnes désertées sur les rives de la Méditerranée.

Ce qui unit Porto et Liège, avant tout, à mes yeux, c'est la maltraitance dont elles ont été l'objet. Deux cousines battues par la même grand-mère tyrannique ? Pourquoi pas. Si la grand-mère n'est autre que la désindustrialisation et la paupérisation galopante du vieux continent.

Oui, Porto a souffert et souffre encore. Cela se voit à ces commerces fermés et ces vitrines à l'abandon, à ces cartons et couvertures empilés en journée dans le sas d'accès des banques et des bâtiments administratifs pour héberger la nuit ceux qui n'ont plus droit à un toit, à certaines maisons branlantes des vieux quartier au bord du Douro, qui auraient grand besoin d'une rénovation, mais que l'on préfère laisser couler, tant que les loyers rapportent un peu. Tout cela, on l'observe chaque jour de la même façon à Liège et dans tous les quartiers. Une telle emprise de la raison économique sur le reste des activités humaines que des lieux magnifiques, bouillonnant de vie, d'intelligence et de jeunesse semblent laissés à l'abandon, comme si



on les avait déclarés en faillite, condamnant les habitants à s'exiler à l'autre bout du monde pour trouver du travail ou à stagner et s'embourber en restant sur place dans ces lieux où la machine économique s'est enrayée.

Malgré le soleil qui baigne le paysage, malgré les sourires sur les visages, on décèle les indices d'une ville qui tente l'impossible pour se montrer encore belle. Pourquoi sans cesse chercher à camoufler la pauvreté et la misère ? Il ne faut pas avoir honte de ce que l'on est : un lieu de vie qui a traversé les siècles, où des couches et des couches d'histoire ont sédimenté pour aboutir à ces rues tortueuses, ces places ombragées et ces bâtiments impressionnants, un peu décatés, qui en disent long sur les difficultés traversées au fil du temps et combien de fois surmontées ! Il ne faut pas avoir honte d'être une vieille dame pleine de sagesse, dans un monde où la jeunesse est présentée comme une qualité primordiale. Il ne faut pas avoir honte d'être porteuse d'une longue histoire dans un univers qui ne vit plus que dans l'instant, le buzz et l'éphémère.

Porto, comme Liège, a des charmes que les gigantesques mégalo-poles édifiées en quelques décennies aux rebords de l'Asie ou de l'Amérique n'ont pas et n'auront jamais. Ces collines, d'abord, qui forcent les maisons à se cramponner au terrain en pente et ce fleuve, ensuite, qui contraignent à jeter des ponts d'une rive à l'autre, ces bosses et ces fosses expliquent les escaliers en pierre irrégulière et les entrepôts près des berges, ces trams surtout, qui semblent résister au temps qui passe et la modernité qui uniformise, de la même manière que les tuiles rouges et les odeurs du Portugal, mélange de vanille, de cannelle, de poisson et de friture, qui flottent entre les façades comme des mouettes tournoyant autour d'une barge de pêcheur. Sans parler des façades, témoignant d'un passé plus glorieux, industriel, prospère, qui a placé Porto sur la carte du monde et exporté ses vins liquoreux jusqu'aux antipodes. Barriques de bois, larges barges et lenteur du fleuve. Tumulte de la ville, tintement de trams, pétarades de motos et rires qui s'échappent par la fenêtre d'un bar. Des siècles d'habitat se sont entassés ici : la brique côtoie la pierre taillée, les poutrelles d'acier jouxtent d'antiques consœurs en chêne, les devantures



arrondies tout droit sorties des années septante font face à des arrangements géométriques de verre et de marbre, imaginés quarante ans plus tôt. Rien ne se ressemble et tout est familier, rien n'est ordonné et tout cohabite pourtant depuis si longtemps qu'il serait stupide de venir détruire cet équilibre miraculeux.

Aussi beaux ses bâtiments soient-ils, une ville ne serait pas grand-chose sans les femmes et les hommes qui la font vivre. Les habitants de Porto ont le sourire et les regards hospitaliers. Ils ont pour les visiteurs une forme de tendresse qui semble murmurer : « merci d'être venus chez nous, nous en avons bien besoin, en ces temps difficiles ». On sent que la crise a infligé des dégâts profonds. Non pas *la* crise, d'ailleurs, mais *les* crises successives, puis l'austérité, ce message de mort imposé par les politiques au nom de la finance à la population. À tel point qu'on a l'impression qu'il y a bien longtemps que les jours n'ont plus été faciles pour les habitants. Quand était-ce exactement ? Avant la crise de 2008 ? Avant l'entrée dans l'Europe ? Sous quel régime et quel gouvernement ? Jusqu'à quelle ère nostalgique et imaginaire faut-il remonter pour se faire croire qu'il y a eu une période où les jours étaient doux et le monde paisible ?

Il faut sans doute remonter plus loin que la mémoire des hommes, si loin que les annales et les livres n'en ont pas gardé de trace. Il faut remonter jusqu'à demain peut-être et se dire que le vrai bonheur et la vraie opulence ne sont pas ceux qui nous ont portés jusqu'ici, mais ceux que nous allons bâtir ensemble, de nos mains et de nos rêves, ici et maintenant. À Porto comme à Liège, en cessant d'attendre un miracle qui ne viendra pas et en reprenant notre destinée en main.

Nicolas Ancion

Ecrivain